

« Polytropie positionnelle »

Le principe clé de la théorie losévienne de l'expression

LIODMILA GOGOTISHVILI

Dans les conceptions des héros des trois conférences bordelaises (sur G. Chpet, A. Losev et P. Florenski) nous avons constaté, à côté de toute la diversité des idées et des individus, des ressemblances essentielles de contenu concret et de typologie, en rapport avec leur lien plus ou moins direct avec le symbolisme. Ces auteurs peuvent être rattachés à un paradigme général, qui était aussi celui de V. Ivanov (toujours une figure clé), d'A. Belyi, de S.N. Boulgakov, de M. Bakhtine, d'A. Meyer, d'O. Mandelstam, d'O. Freidenberg, de S. Eisenstein et autres. Le repérage et l'analyse des ressemblances typologiques semblent faire écho, du point de vue des conceptions de cette série, non seulement aux courants de l'Europe occidentale de cette époque, mais aussi à certaines versions de la philosophie du langage de la fin du xx^e siècle, découvrant ainsi leur signification potentielle pour l'époque contemporaine.

Il faut noter tout d'abord que toutes ces conceptions se sont formées comme réaction à une crise aiguë (et non point résolue jusqu'à ce jour), relative à la conscience langagière, et suscitée par la méfiance à l'égard des intentions directes, et de la capacité de la

langue à les exprimer de façon adéquate. La majorité de ces conceptions étaient caractérisées par « l'optimisme » : la reconnaissance du fait que la crise langagière avait conduit non point à la recherche de son dépassement, mais à l'élévation de l'acuité d'analyse, et que, de cette façon, ont pu être observées et étudiées des stratégies « indirectes » d'élaboration du discours, ayant déjà une place dans la culture (non-directement intentionnelles et à intrigue non linéaire) et aptes à supprimer la tension critique existante.

Parmi les autres tendances générales, on peut aussi citer : la compréhension du référent du discours comme principalement non-isomorphe à l'énonciation ; l'idée de non-linéarité, la pluralité des strates et des références dans le discours, l'accentuation des sens en principe non sémantisés et non sémantisables ; la complexification interne de la catégorie du « nom » ; l'attention accrue pour la source de locution [*točka govorenija*] en général, et pour la source de locution de l'objet/de la chose¹ [*točka govorenija predmeta*] en particulier ; la dislocation du « Moi » parlant etc. Dans les stratégies discursives développées par les auteurs en vue de dépasser la crise, on peut discerner différentes combinaisons des caractéristiques qui viennent d'être relevées (à côté bien sûr de la divergence des idées individuelles, propres à chaque auteur). La confrontation de ces combinaisons permet de pratiquer une harmonisation terminologique et de fixer, selon une échelle typologique générale, les particularités de chaque conception. Ainsi, si nous nous intéressons au principe discursif qui a été rejeté par toutes ces conceptions (en tant qu'il était considéré unanimement comme l'une des raisons de la crise langagière), et si, à la suite de Florenski, nous le nommons « poly-syllogisme linéaire », nous pouvons alors opposer et confronter toutes les stratégies d'auteur qui ont rejeté ce principe, afin de voir quelle nouvelle et seconde catégorie est susceptible de les caractériser toutes, et comment elle peut être signifiée en rempla-

1. NdT : Le terme *predmet* n'a pas d'équivalent français. En russe, il peut désigner, selon les cas, ce que l'on entend en français par objet ou par sujet ou par chose. En russe, *predmet* se distingue à la fois de *ob'ekt* (objet) dans le sens kantien, et de *sub'ekt* (sujet). Il est aussi distinct de la chose (*vesč*) envisagée en tant que chose du monde extérieur, sans corrélation à un sujet. *Predmet* peut désigner l'objet, mais en tant qu'il n'est pas totalement réductible à sa corrélation avec le sujet, c'est-à-dire, en tant qu'il renvoie à une essence de la chose (ou choséité). Pour cette raison, dans une perspective phénoménologique, pour être distingué de *ob'ekt*, *predmet* pourra être traduit par « chose », et *predmetnost'* par « choséité », mais à d'autres moments, le recours à « objet » restera nécessaire.

çant, au sein de l'expression déjà avancée, le terme de « syllogisme » mais en maintenant celui de « poly- ».

L'exemple qui se comprend par lui-même est celui de la *polyphonie* bakhtinienne. Dans la série que nous étudions des conceptions-« poly- », il occupe un pôle égologique accentué : comme on le sait, Bakhtine a trouvé une issue à la crise du développement linéaire de l'intention directe du mot dans le principe prosaïque et discursif avancé par Dostoïevski, en supposant des strates successives et des alternances de « voix » qui, lors de leurs retentissements simultanés et à travers la diversité de leurs orientations, permettent d'avancer vers une énonciation adéquate à l'objet. À l'autre extrémité de cette série, à son pôle non-égologique, se trouve la théorie de Chpet, qui, comme on le sait, enlève toute dimension subjective à ce qui est énoncé. Cette stratégie discursive, mise en valeur par Chpet, et liée à l'idée de forme logique interne en tant qu'algorithme peut être dénommée : « polyrôlième sémantico-syntaxique ». En bref, l'essence de cette stratégie, développée par Chpet en vue d'accéder à l'adéquation, est la proposition d'une méthode consistant à appliquer à tous les rôles sémantiques et à toutes les positions syntaxiques, une idée de l'essence de la chose [*predmetnost'*], témoignant d'un sens porteur d'intentionnalité. Selon Chpet, il faut détacher le nom que l'on donne à un objet de sa position de sujet grammatical, et par conséquent le mettre à l'épreuve, dans chaque cas déterminé, de toutes les positions non subjectives et de tous les rôles sémantiques possibles (celui de prédicat, de définition, de circonstance, d'instrument, de motivation, de but, etc.).

Le polyrôlième chpétien n'est pas linéaire, il est à plusieurs strates, il rompt avec le statut du nom de l'objet, mais il est non-égologique : à la différence de Bakhtine, Chpet a toujours essayé de supprimer la source de locution unilatérale du discours, en proposant, au niveau du langage et de façon globale et planifiée, de déplacer l'objet selon les rôles sémantiques et les positions syntaxiques, et en permettant ainsi de faire de l'énoncé de ce-qui-est-en-dehors-de-toute-perspective (de la libération de tout point de vue) l'unique forme réelle de l'adéquation à la chose. Selon ce dernier paramètre, Chpet est plus proche de la stratégie discursive de Florenski et de sa perspective inversée, en tant qu'elle est le degré le plus élevé de l'adéquation à la chose. Ici et pour l'instant nous n'avons pas la possibilité d'étudier cela dans le détail, de même que d'autres aspects de la stratégie discursive proposée par Florenski. Je me limiterai simplement à la faire entrer dans la série dénommée

« polycyclie sémantique ». Nous avons en vue le postulat de Florenski sur la « pensée circulaire », présupposant non seulement un seul cercle langagier autour de l'objet (comme dans le cas d'une certaine simplification chez Gustave Chpet), mais un mouvement du sens circulaire et perpétuel au sein d'un rythme correspondant aux pulsations de la chose [predmetnost'] elle-même, et en même temps, à la conscience immanente au rythme des questions et des réponses (point de rencontre, ici, avec Bakhtine). Quant à la stratégie discursive élaborée par V. Ivanov, nous pouvons, sans entrer dans la complexité structurelle de la pensée ivanovienne, l'appeler « poly-antinomie symbolique ».

Dans la conception de Losev qui entre aussi dans cette série des « poly-conceptions », la stratégie discursive, accentuée, peut être nommée « polytropie positionnelle » (au niveau d'une première approche, c'est une stratégie au sein de laquelle une unique et même forme peut jouer, dans ce qui est énoncé, le rôle de différents tropes ou figures du discours : « *Envisagée en elle-même, elle (cette forme) est symbolique. Envisagée dans son rapport à une autre idée, elle est allégorique* ». Donc, la « polytropie » n'est pas une dénomination très heureuse, ne serait-ce que du fait que le symbole, qui est l'axe de la pensée losévienne, principiellement n'est pas un trope. Mais « polysymbolisme » serait encore moins heureux, car le fait d'introduire, dans l'orbite de la stratégie losévienne, les tropes et les figures du discours (allégories, métaphores, schèmes, personnifications etc.) n'est pas moins fondamental : c'est précisément leurs relations réciproques et diversifiées avec le symbole et entre eux qui sont, comme nous allons le voir, le moteur de la stratégie losévienne. Le choix s'est fait sur la polytropie pour que, après avoir fixé le sens de la pensée de Losev dans un contexte linguistique neutre, nous puissions souligner sa spécificité. La polytropie signifie que la stratégie losévienne est construite sur les formes sémantico-syntaxiques du langage ; elle a affaire avec le deuxième étage des sens et des moyens indirects de leur expression dans le discours, avec des formes à construction complexe et avec les actes de la conscience. Le terme de polytropie fixe, de cette façon, l'une des différences essentielles de la position de Losev par rapport à celle de Chpet. Comme nous l'avons déjà remarqué, Chpet a mis au point le « premier » étage sémantico-syntaxique, alors même que la forme poétique interne (espace des tropes) était pensée, chez lui, d'une façon ou d'une autre, dans sa dépendance par rapport à la forme logique. Ce terme permet aussi de différencier l'idée losévienne de la polyphonie bakhtinienne : les procédés polyphoniques

(le croisement, la superposition et l'alternance des voix) ont été caractérisés comme inhérents à la stratégie prosaïque – à l'opposé de ce que l'on entend par stratégie poétique, c'est-à-dire précisément non tropologique.

Dans le cadre de cet exposé, il n'est pas possible, bien sûr, d'exposer en détail la théorie losévienne. J'essaierai seulement de relever ses principes fondamentaux. Le sens de la polytropie positionnelle se rapporte au noyau, tout à fait innovant chez Losev, de la philosophie du langage. À la base de sa version symbolique de l'idée, fondée sur la référence à l'onomatodoxie², Losev a proposé d'envisager les différentes catégories d'eidos en elles-mêmes, à la fois statiques et en évolution, et à partir de là, comme contenant en elles-mêmes leur syntactique et leur dynamique (avant et en dehors des actes de la conscience, des formules et des tropes langagiers). En qualité de possesseur de sa dimension évolutive propre, l'eidos est interprétée par Losev non pas comme l'essence, mais comme l'automanifestation énergétique de l'essence, ou bien, ce qui est la même chose pour Losev, comme l'automanifestation donatrice de sens. Il s'agit là de la version losévienne de la thèse de la glorification du Nom. En un deuxième temps, Losev introduit la thèse de la présence de certaines lois dans la dynamique et la syntactique a priori des sens eidétiques, puis il fait un pas radical : il interprète la nature de ces lois syntactiques dans l'eidétique en s'appuyant sur la langue. D'après lui, ces lois peuvent être, au minimum, décrites, et au maximum, comprises dans les termes de la syntactique de la langue. Par là même, Losev introduit un postulat novateur : celui de l'existence d'une *langue eidétique* particulière, « ontologiquement » différente du langage naturel et cependant distante autant de l'essence que de la conscience. Les eidos a priori reçoivent ainsi le statut de ce qui est énoncé dans cette langue eidétique. Ce sont des énonciations à fonction communicative, dirigées de l'essence vers la conscience.

En introduisant la langue eidétique, Losev fixe quatre « perçues » significatives pour toute la thématique : entre l'essence (ou la chose) et sa langue, entre la langue de l'essence et de la conscience, entre la langue de l'essence et la langue naturelle, mais aussi et à l'encontre de l'opinion répandue, entre la langue naturelle et la conscience (si cette dernière, souvent rejetée à la suite de Heidegger, n'avait pas été supposée par Losev, il n'y aurait pas pu y avoir de place pour l'introduction de la langue eidétique, et l'essence

2. NdT : ou « glorification du Nom ».

« aurait conversé » avec la conscience en langue naturelle. Dans la mesure où, dans un contexte pluri-vectoriel aussi ouvert, l'avancée vers une énonciation adéquate, dont l'idée faisait partie des postulats loséviens, est rendue nettement difficile. Le but de la théorie de la polytropie positionnelle était de renouveler la compréhension de l'adéquation et de démontrer la présence, dans la conscience et dans la langue, de moyens d'ériger, entre les rives séparées, des ponts à architecture complexe de type symbolique ou tropologique.

Les caractères propres de la langue eidétique sont extrapolés par Losev sur tous les types de « référents » du discours naturel. Au centre de son travail « La chose et le nom » se tient déjà non plus l'eidétique et l'essence, mais la chose et son nom : n'importe quelle « chose » (processus, événement, fait etc.) est interprétée comme donnée par soi-même à la conscience selon le type de la langue eidétique. À cela se rattache le fait que le référent est, selon Losev, non pas la chose elle-même, mais ce qui est dit dans la langue de cette chose, c'est-à-dire quelque chose, en aucune manière identique à la « chose » et à la « réalité », quelque chose fondamentalement non-substantiel, mais toujours porteur de sens – en un sens large (une idée qui anticipe l'internalisme contemporain). Cette thèse s'est répandue, entre autres, sur les types de sens, liés à la sensibilité (corporéité) : l'appréhension, la sensation, la représentation etc., doivent aussi être comprises, selon Losev, comme données à la conscience ou comme appréhendées par elle en qualité de sensations s'exprimant elles-mêmes (c'est-à-dire de choses).

Cela se rapportait aussi aux sens immanents de la pensée non-verbale pure, aux zones de l'émotion et de la volonté, à la sphère de l'inconscient etc. – tous parlent avec la conscience dans leurs langues porteuses de sens. Corrélativement, n'importe quelle « chose » (l'objet en dehors de toute détermination/non-thétique, la sensation, l'émotion etc.), prise en qualité d'objet du discours est interprétée analogiquement par rapport à l'« essence » dans la thèse hésychaste, en qualité d'une instance parlant d'elle-même, auto-locutrice (ou bien d'une « source de locution »). Dans la mesure où les langues des objets de tout type (langues porteuses de sens) ne coïncident pas (de la même façon que la langue eidétique) avec les structures sémantiques et syntaxiques du langage naturel, les « messages » exprimés dans toutes ces langues peuvent être, selon Losev, traduits par la conscience en langue naturelle, mais seulement sous une forme essentiellement non-isomorphe.

L'idée de *l'objet du discours comme instance auto-locutrice*, à un degré plus ou moins grand d'explicitation, se retrouve chez V. Ivanov,

Florenski et Bakhtine, et même chez Chpet. Mais c'est Losev qui l'a fixée sous la forme la plus claire et la plus radicale. Si l'on prolonge la confrontation, il est évident que cette idée apparaît par la suite comme le courant principal de nombreuses orientations philosophiques du milieu et de la fin du siècle. L'idée de « permettre à la chose de résonner elle-même » est proche de l'orientation heideggerienne, de la psychanalyse pour laquelle il faut laisser s'exprimer les tendances cachées (le rêve est un récit, dans lequel le désir parle de lui-même), et de la version de l'objet de l'historiographie, selon laquelle l'« histoire » est interprétée comme référent « locuteur » (c'est-à-dire comme un ensemble de différents documents d'une époque, eux-mêmes « locuteurs » : de lettres, de circulaires etc.).

À partir de la thèse sur l'objet du discours auto-locuteur, sur la langue naturelle non-isomorphe avec les langues des objets de différents types, Losev tire une conclusion en accord avec les positions de la majorité des représentants des « poly-conceptions », et conclut à la *pluri-stratification* du sens de l'énonciation (le sens linguistique linéaire n'étant que l'une des strates signifiantes de l'énonciation). Cette idée se distingue uniquement de la démarche chpétienne. Chpet, comme on le sait, a fondé la possibilité d'un seul sens « objectif », en l'opposant aux versions, critiquées, des autres sens de l'énonciation (en particulier des quatre sens relevés par la scolastique « historique, allégorique, tropologique et analogique »). En laissant de côté le problème compliqué des liens que la démarche de Losev entretient avec la tradition scolastique et les autres théories de la pluri-stratification du sens, j'insisterai ici sur un point décisif : chez Losev (contrairement à Chpet), c'est une approche positive qui permet de comprendre la pluri-stratification du sens. Parallèlement à la thèse sur le caractère non-isomorphe des langues des objets par rapport à la langue naturelle, - thèse qui annonçait l'idée de pluri-stratification du sens-, Losev affirmait, malgré tout, la possibilité d'une énonciation adéquate et totale, et il faisait cela en s'appuyant précisément sur le concept de pluri-stratification, et sur le concept qui lui était lié de pluri-vectorialité de l'énonciation.

Tout en fixant comme invariant l'idée d'un objet auto-locuteur, la position de Losev comprenait une série d'autres particularités. L'une d'entre elles consistait dans le déplacement de la localisation de l'objet qui « se mettait à parler » (la chose, l'être, le subconscient, l'émotion, l'histoire, autrui etc.) vers la sphère de la communicabilité immanente à la conscience. Chez Losev, il ne s'agit pas alors de conversation avec un objet extérieur, mais d'une rencontre avec le

« message » de cet objet dans la conscience. Lorsque le discours de l'objet, entendu et compris intérieurement, est traduit en langue naturelle, il devient le référent auto-locuteur de l'énonciation. Du fait de la traduction il s'ensuit qu'au sein de l'énonciation, ce n'est pas seulement l'objet qui parle. Losev affirmait la présence, dans chaque énonciation, de deux "sources de locution" typologiquement différentes, celle de l'objet et celle de la conscience qui comprend, rejette, interprète, développe, brise etc. le sens en provenance de la première source de locution.

Toute énonciation est un sens non affiné, incomplètement tissé. On y ressent inévitablement la marque des actes en train de s'accomplir : ceux du passage de la « source de locution » de l'objet à la « source de locution » de la conscience et vice-versa. Ce sont ces coutures entre les différentes « sources de locution » qui donnent à l'énonciation sa dimension de sens pluri-vectorielle. De même que la pluri-stratification des sens, la pluri-vectorialité de la « source de locution » non seulement ne s'oppose pas à l'unité consistante de ce qui est communiqué, mais, selon Losev, en assure l'intégralité. Le principe losévien de la polytropie positionnelle a été orienté pour fonder les formes concrètes permettant d'associer à cette intégralité la pluri-stratification non-linéaire et la pluri-vectorialité de l'énonciation.

La preuve de l'interrelation dans la polytropie de la pluri-stratification et de la pluri-vectorialité avec la perspective d'intégralité a été développée par Losev dans deux directions : dans son application à l'objet et dans son application à la conscience. Par rapport à l'objet-locuteur, la thèse de l'interrelation se fonde sur le fait que l'objet du discours, lui-même postulé intégral, se transforme (en accord avec l'affirmation de départ de Losev sur le caractère évolutif de l'eidétique) en un objet à plusieurs strates et à plusieurs vecteurs, suite à la mobilité et à la variabilité des sens qui émanent de lui comme des sources de locution (Losev dit : « une chose indivisible », remplie intérieurement « par le jeu sémantique des énergies en provenance des différents plans de la réalité – énergies qui s'inter-délimitent mais aussi inter-communicent et même s'inter-identifient »). Ces référents loséviens ainsi compris n'entretennent qu'une lointaine ressemblance avec les référents habituels que sont « le sujet » et « l'histoire », constitués d'une chaîne de faits et d'événements liés par des relations de cause : le sujet est intégralement linéaire (soit de façon immédiatement discursive, soit de façon reconstruite) ; chez Losev, tout référent, y

compris « l'histoire », est intégral, mais il est, par principe, non-linéaire, non causal, auto-locuteur, stratifié et pluri-vectoriel.

La preuve de l'interrelation entre le caractère stratifié et l'aspect intégral, lorsqu'ils sont appliqués à la conscience (en tant qu'instance d'écoute de l'objet, se transformant elle-même en source de locution) représente par elle-même l'une des zones les plus importantes conceptuellement de la polytropie losévienne. Losev trace ici, comme avec un fin scalpel, la ligne de démarcation ajourée entre la conscience et le langage naturel. On trouve parfois chez lui des définitions à caractère linguistique, comme, par exemple, l'interprétation de la « pluri-dimensionnalité » de l'énonciation (du symbole) en tant que « fusion des diverses catégories structuro-sémantiques en un tout indivisible ». Cependant, si l'on se tourne vers la formulation de ce qu'est la polytropie (« une même et unique forme expressive, que ce soit du point de vue du mode de relation avec les autres formes expressives et sémantiques ou avec les formes matérielles (déjà existantes), peut être simultanément symbole, schème et allégorie »), on voit que Losev détache de la langue les caractéristiques des tropes et les transpose dans la conscience. Ce « détachement » se trouve alors fixé dans l'idée d'inter-convertibilité, dans la conscience, de tous les tropes et de toutes les figures. Ainsi, une même et seule forme peut être un schème, par rapport à une couche sémantique de référence ; elle peut être une métaphore, par rapport à une autre couche, un symbole par rapport à une troisième. Le trope losévien n'est pas une combinaison d'éléments permettant de réaliser, dans la langue, un saut sémantique ; il est plutôt un domaine ou une forme de la *conscience*. C'est précisément la conscience qui mène le jeu de la polytropie losévienne, en accomplissant plusieurs fonctions. Sans processus accomplis par la conscience ou en elle, l'intégralité de l'énonciation est, selon Losev, elle aussi inaccessible : ce n'est que dans l'optique topologique et multidirectionnelle des différents domaines et formes de la conscience, qu'elle se trouve garantie, ou bien, en d'autres termes : par la construction de modes et de référents (d'intentions) multidimensionnels, capables d'être reconstruits de façon permanente et de changer les principes régulatifs du discours, en particulier lors du développement d'une énonciation.

De façon plus précise et radicale, cet aspect de la conception losévienne apparaît lorsque « se met en place » de façon concrète la thèse de la conscience comme source de locution. Pour Losev, c'est précisément la conscience qui est capable d'appréhender et de comprendre la langue eidétique (de l'essence « locutrice ») ; mais

elle n'est pas capable de parler en cette langue (en ce sens, elle « se tait »). Cependant, dès que se trouve soulevé le problème de la compréhension ou du transfert dans la langue naturelle, de ce qui est appréhendé eidétiquement, apparaît alors, chez Losev, la nécessité de recourir à une activité langagière maximale au niveau de la conscience, comprise elle aussi, par Losev, en un sens renouvelé. En fait, le postulat losévien relatif à la présence, en toute énonciation, de deux sources de locution, typologiquement différentes et orientées selon des vecteurs différents (celle de l'objet et celle de la conscience), témoigne en faveur de la déduction faite par Losev, à partir du présupposé initial sur l'objet « auto-locuteur » : celle de l'impossibilité d'arrêter l'activité de la conscience au moment où prend forme l'énonciation, mais il s'agit ici d'une activité particulière, qui ne concerne pas la langue dans le sens habituel du terme.

Si l'on veut insister sur cette « particularité », on peut dire que, chez Losev, la source de locution du Je (paire standard constituée par la relation avec la source de locution de l'objet), n'est en aucune façon synonyme de conscience. Il s'agit plutôt de la dénomination de l'une des formes réflexives de la conscience, ou bien, de façon plus brutale, du « procédé » discursif de la conscience. Se transformant, à partir de l'instance d'écoute de l'objet en instance de locution à travers la langue naturelle, la conscience choisit, en qualité de discours premier de la source de locution du Je un arsenal langagier de départ, et ensuite, selon ses buts, elle soumet ce donné à des modifications diverses au cours de l'énonciation. N'ayant pas été jusque là suffisamment éclairée, l'épithète que l'on a attribuée à polytropie (positionnelle) est précisément liée à la source de locution de la conscience, car c'est elle, la conscience, qui se trouve pensée par Losev non pas comme statique, mais comme variable d'un point de vue positionnel (d'immanento-figurative elle se transforme en allégorique, en schématique etc.). Nous avons en vue non point l'introduction de nouvelles sources de locution (du type des voix étrangères chez Bakhtine), mais l'auto-fissuration positionnelle (développement en devenir) de la conscience en une série de positions tropologiques variables de la source de locution du Je (et corrélativement : en une série de positions tropologiques variables). Les différentes couches du sens sont perceptibles dans leur séparabilité et dans leur particularité tropologique, en grande partie, du fait qu'elles proviennent des modifications référentio-positionnelles de la source de locution du Je ; quant à l'intégralité propre à l'énonciation, elle est perceptible du fait de la corrélation indirecte

que les plans sémantiques en train de se différencier entretiennent dans la conscience, en dehors de tout rapport à une langue.

Ainsi, l'allégorie qui, selon la définition classique, est caractérisée par le fait qu'en elle, la strate qui exprime quelque chose domine la strate qui est exprimée, peut, selon Losev, se transformer, sur le fond d'une autre couche sémantique de la même énonciation (ce qui signifie qu'elle est envisagée d'un point de vue positionnel dans une autre source de locution du Je), en une forme imagée immanente ou en symbole, dans lequel, selon toujours la même définition classique, la strate qui exprime et la strate exprimée se trouvent en équilibre. Losev donne comme exemple une poésie d'A. Koltsov « La forêt », consacrée à la mémoire de Pouchkine. La vie et la mort de Pouchkine, dit Losev, sont ici comparées allégoriquement à une forêt « qui pendant longtemps a résisté et maintenu sa propre existence, mais qui, en fin de compte, n'a pas résisté au combat contre l'automne, et en est morte ». Cependant, poursuit Losev, si l'on change de fond référentiel (c'est-à-dire si l'on change la position référentielle du Je) et si l'on envisage la poésie, par exemple, par rapport à la forêt en tant que telle, alors elle peut être prise comme une forme imagée artistique avec un système de tropes habituels dans de telles circonstances (personnification, métaphores etc.) et, dans ce cas, l'appréhension se limitera à une contemplation immanente gratuite. Si l'on va jusqu'à enlever les plans référentiels (Pouchkine, la forêt), en généralisant le point de vue et le fond référentiel, disons, jusqu'à l'idée du caractère mortel de la vie dans son ensemble (c'est-à-dire en changeant brusquement le type de référent et par là-même la position du point Je, alors cette poésie avec tous ses tropes peut être appréhendée comme un symbole correspondant à une vision du monde).

La finesse de l'interprétation de Losev consiste dans le fait que ces trois (au minimum) possibilités doivent être pensées simultanément – ce qui est parfaitement réalisable –, mais seulement et précisément dans une conscience qui s'est détachée du pouvoir de la chair verbale concrète de l'énonciation. La compréhension simultanée de trois couches sémantiques non linéaires est indirecte, multi-vectorielle et multi-référentielle (dé-focalisée). Elle ébranle l'unité ordinaire du Je parlant (mais en même temps pensant), l'affranchissant d'un point de vue modal et référentiel et le sectionnant en trois espèces de sous-Je. Corrélativement - au niveau des trois sources différentes de locution du Je, rassemblées seulement par l'unité de la conscience en tant que telle, se produit une diffusion réciproque des compréhensions symbolique, allégorique et

imaginée, et c'est ce jeu qui ouvre les écluses permettant la pénétration des forces accomplissant les sens. Losev considère que c'est précisément dans le cas d'une multiplicité de strates sémantiques appréhendées simultanément, d'une pluri-vectorialité référentielle et d'une fission du Je-position, que l'énonciation est perçue dans son intégralité. Malgré toute ses limites, cet exemple nous permet de nous convaincre que, d'une part, dans la polytropie positionnelle de Losev, de nombreuses innovations thématiques de néophilologie (ou de philologie philosophique) « se trouvent codifiées » et que, d'autre part, ces innovations se trouvent liées indissolublement à l'idée d'intégralité que les conceptions contemporaines rejettent souvent.

Il est clair que Losev n'aurait pas pu penser la triple métamorphose tropologique qu'il a décrite, sans épuiser toutes les possibilités de cette composition, qui, en plus, pouvaient subir des transformations objectives en rapport avec les changements qui se produisaient dans le contexte historique de leur appréhension. Le lecteur positionné historiquement de façon différente peut trouver dans cette composition quelque chose de nouveau apportant un complément ou un préjudice aux trois plans déjà décrits. Il n'y a pas de doute que l'arrangement folklorique de Koltsov laisse la place à une quatrième dimension : la possibilité de rattacher, de façon allégorique, le sens de la composition à la destinée d'un mode d'être proprement russe (le plan pouchkinien pouvant être alors soit éludé, soit rabaissé au statut de simple illustration). En principe, la possibilité d'établir un lien entre la composition et, par exemple, des désirs inconscients étouffés ou affaiblis (la libido et autres) n'est pas exclue. Mais ces possibilités ne font que renforcer l'idée générale de Losev : l'augmentation de la quantité des interprétations tropologiques susceptibles d'être exprimées ne fait que découvrir davantage le caractère universel de ce qui sous-tend la stratégie de la polytropie, pensée, par Losev, comme indépendante des particularités des conditionnements profonds de tel ou tel type de discours, de la situation historique et des types d'appréhension correspondants. C'est tout à fait autre chose que les particularités subjectives de la conscience réceptive soient capables (dans le cas du rattachement du texte à quelques moments concrets et spécifiques de cette conscience) de sortir d'elles-mêmes et de se transporter exceptionnellement dans l'énonciation et dans une cinquième, et une sixième etc. dimension. Il est évident que la subjectivité du lecteur est, dans la pratique, capable de détruire n'importe quel sens, y compris celui qui est le plus univoque (par exemple, un

régiment militaire), mais Losev, orienté par nature vers l'antipsychologisme, n'était intéressé par aucun cas de chaotisation subjectivo-psychologique des « pratiques du discours », détruisant le principe d'intégralité de l'œuvre.

Il existe d'autres solutions de problèmes discursifs semblables, n'entretenant pas de lien avec la liberté du lecteur mais sortant des limites de l'idée d'intégralité de l'énonciation. C'est, en particulier, le cas de la solution apportée par Deleuze. Pour une plus grande clarté de la confrontation je donnerai à la stratégie discursive de Deleuze une dénomination conventionnelle, pouvant être intégrée à la série déjà décrite des poly-conceptions. L'un des traits essentiels, nous dit Deleuze, de l'art « contemporain » (cela date de 1969) consiste dans le fait « que certains procédés littéraires... permettent de parler simultanément de plusieurs sujets ». Il faut avoir en vue ici non point l'exposé « de différents points de vue sur une même histoire, dont la nature est supposée invariable » (dans ce cas, les points de vue continueraient à être soumis au principe de rencontre en un centre unique), mais « des sujets différents et dissemblables », comme si « un paysage absolument individuel » correspondait à chaque point de vue.

Dans l'analyse de Losev de la « forêt » de Koltsov se cachent aussi, en un certain sens, quelques sujets (sur Pouchkine, sur la forêt, sur la vie) qui, étant absolument séparés du fait de leurs référents et restant en même temps des modifications de la source de locution/ de compréhension d'une conscience, ne sont pas, eux non plus, des points de vue différents sur une même histoire. Il semblerait que ces différents référents, chez Losev, soient presque « des paysages absolument individuels » de chez Deleuze, mais Losev met l'accent sur un autre aspect : la présence dans ces référents différents de sujets typologiques semblables. Losev développe l'interprétation de la situation dans cette direction pour démontrer que le principe de non-linéarité, les couches sémantiques cachées, les différents référents, la pluri-stratification du sens, la multiplicité des sources de locution/d'écoute etc. ne contredisent pas ou ne peuvent pas contredire l'idée d'intégralité. Deleuze, à la limite, ne la rejette pas, lorsqu'il dit, en particulier, que les séries divergentes relatives aux sujets sont toujours un chaos « qui jamais ne connaît le centre, et qui n'acquiert son unité que dans une Grande Création » (ayant en vue ici « Le repas funéraire en mémoire de Finnegan » de Joyce). Deleuze considère que l'unité atteinte par Joyce est due au raffinement des procédés langagiers externes, spécifique uniquement des Grandes Créations qui possèdent le pouvoir et la

force de renforcer toutes les séries hétérogènes et de les ramener à l'unité. Losev avait en vue quelque chose de tout à fait différent. Il considérait qu'un tel pouvoir était, en réalité, possédé par la conscience non-verbale qui contenait en fait un système ramifié de formes et de procédés de compréhension et de distribution des sens (entre autres, des sens eidétiques), dans leurs relations dynamiques avec la langue. C'est pour cette raison que la conscience est capable de voir, selon Losev, l'intégralité poly-stratifiée et multi-référentielle non seulement dans « les Grandes Créations », mais aussi, selon les critères deleuziens, dans les énonciations langagières les plus simples (en particulier, dans les jugements synthétiques symboliques de V. Ivanov).

Pour que le tableau soit complet, il nous reste à dire que Losev qui, malgré toute la signification qu'il accordait à la conscience, avait une humeur ontologique, développait évidemment la thèse de la priorité de la source de locution de la chose sur les sources de locution variables d'un point de vue positionnel, ainsi que sur la conscience en général. Bien que la chose produise des impulsions dynamiques (des impulsions tellement changeantes qu'elles conduisent, dans la conscience, à un changement de référents du premier plan ou du plan le plus perceptible de l'appréhension - Pouchkine ou la forêt - , et corrélativement à un changement de la position tropologique du Je qui parle), néanmoins, dans tous les cas semblables de transformation de la conscience, la source de locution de la chose, qui a une fonction fondatrice pour cette transformation, reste une. Dans la poésie que nous avons étudiée, il ne s'agit pas de Pouchkine ou de la forêt, mais de l'eidos de la vie qui meurt, c'est-à-dire du pli de l'énonciation. Aucune des strates se rapportant à un sujet non-symbolique et prise isolément (allégorique ou imagée) comme tissu purement sémantico-syntaxique du discours, ne peut être appréhendée uniquement dans son intégralité ; elle doit l'être aussi corrélativement aux autres, si l'on ne sous-entend pas par là (consciemment ou non) leur « accolement » dû à un sens symbolique interne non-thétique. Plus simplement, afin de comprendre même ce qui est dit métaphoriquement dans la poésie de Koltsov sur la forêt, l'eidos de la vie qui meurt doit préexister déjà dans la conscience (variation du thème philosophique traditionnel renouvelé par le symbolisme et se rapportant à la compréhension comme souvenir). Selon Losev, le sens eidétique est nécessaire ; il est le fond qui fonde toute compréhension d'énonciation faite en langue naturelle. Le jeune Losev rattachait cette idée à des intuitions premières et mythologiques ; le dernier Losev, s'adaptant davantage à

la terminologie de l'époque, appellera ce moteur et cette source universelle et profonde du sens « *modèle générateur* », et il développera cette idée dans sa « *théorie du symbole comme communauté, se déployant en une série infinie, ou bien comme modèle générateur* ». C'est à un tel symbole, nous dit Losev, qu'appartient l'aptitude de se déployer dans une série infinie de plans référentiels sémantico-structuraux, diversement saturés de sens concrets, mais cependant tous corrélés les uns aux autres (par la force de l'unité du modèle générateur) en « *un tout indivisible* ».

À cette idée-clé se rattachent les théories de Losev sur les symboles du deuxième degré et des degrés supérieurs, sur la présence d'un extérieur et d'un intérieur dans chaque donné interne, ainsi que forcément les potentiels sémantiques interactifs du principe de polytropie. Par exemple, ce que nous avons appelé plus haut, dans la poésie de Koltsov, le symbole de la vie qui meurt, nécessite, du point de vue de la théorie du symbole de différents degrés, une définition plus précise. Si le type de discours est religieux, c'est-à-dire inclut une modification positionnelle correspondante de la source de locution du Je (ou bien est appréhendé religieusement), alors ce symbole sera un symbole de second ordre ou d'un ordre encore inférieur : la vie qui meurt, dans un tel contexte, est l'un des développements référentiels partiels et limités de ce symbole du premier degré, qui, dans le cercle des symbolistes, a souvent été comparé au grain, grandissant à la vie au travers de la mort. (« Il se cherche, en mourant, le grain – et il trouve ayant perdu : / Nature, telle est donc ta loi ! Homme, tel est ton précepte ! » - V. Ivanov). Si nous avons affaire à un type de discours non-religieux, alors la vie qui meurt peut jouer le rôle d'un symbole de premier ordre.

De cette façon, l'idée losévienne est on ne peut plus loyale : elle se rapporte à tous les types de discours sans exception. Chacun d'eux, y compris le discours logique et, disons, politique, possède ses symboles de premier ordre (ces idées régulatrices ultimes (d'intuition initiale), qui remplissent le rôle de modèle générateur. Cet élément constitutif nécessairement préexistant à la conscience participe de toute énonciation, en permettant simultanément l'appréhension du texte dans sa totalité et sa cohérence. Il suffit, par exemple (je construis ici une situation artificielle) d'enlever soudain, dans la conscience du logicien (du linguiste ou du politicien), les intuitions initiales correspondantes, pour que le texte logique devienne, pour le logicien, une suite incohérente de mots. En ce sens, les types loséviens de discours avec leurs modèles générateurs différents, sont analogues aux jeux langagiers de Wittgenstein

avec leurs différentes règles du jeu. Dans les deux cas, le principe lui-même (du modèle générateur ou du jeu) peut avoir une valeur universelle. Cependant, si la polytropie losévienne permet de rendre possible et de fonder la compréhension de n'importe quel type de discours et l'aptitude à parler selon tous les registres de la polytropie, le principe du jeu révèle, quant à lui, une certaine tendance au purisme, ignorant, par exemple, les discours métaphysiques et religieux (et, par là-même, ne remarquant pas les idées intellectuelles constructives qui sont analogiques à leurs postulats), bien qu'il puisse sembler que rien n'empêche de les envisager comme des types de « jeux langagiers ».

Somme toute, nous pouvons dire que la stratégie discursive proposée par Losev comprend le moment heuristique de la convertibilité réciproque des sources de locution se rapportant à la chose et à la conscience : plus la structure sémantique de l'énonciation, s'exprimant dans la modification et la dislocation positionnelle permanente de la source de locution du Je, est plurivoque et stratifiée, plus elle est typologiquement objective (c'est-à-dire plus elle reflète pleinement l'auto-déploiement de la source de locution de la chose), et moins il y a d'espace pour en faire des lectures psychologico-subjectives. Toutes les modifications positionnelles de la source de locution du Je, qui se déploient en éventail, sont converties par Losev en points d'écoute potentiels non-thétiques. Losev, comme les représentants de nombreuses conceptions néophilologiques, invite lui aussi le lecteur à entrer à *l'intérieur* du texte ; il ne lui donne pas pour autant en ce lieu le statut de force libre et chaotique, mais avec Virgile il l'accompagne le long d'un itinéraire obligatoire dans le labyrinthe intérieur des sources de locution de l'énonciation. C'est l'énonciation qui autorise le lecteur (l'oblige) à occuper successivement n'importe laquelle des modifications positionnelles de la source de locution du Je incorporées à elle, et de changer alternativement de sources ; et c'est pourquoi une unique et même construction langagière se présente au regard sur la base de différents plans référentiels dans différents types de métamorphoses tropologiques (comme schème, comme image immanente, comme allégorie, comme symbole double etc.). Dans la mesure où les modifications de la source de locution du Je trouvent leur fondement dans le déploiement du modèle générateur (de la source de locution de la chose), les sources de locution du Je, dans lesquelles peut pénétrer le lecteur, projeté comme un cheval de Troie au cœur de l'énonciation, sont aussi fixées typologiquement. Toute conscience ayant pénétré à l'intérieur d'une énonciation sera enfermée

dans le cercle d'un contenu unique ; mais par la force de la source de locution initiale de la chose, déployant les différentes couches sémantiques et les plans référentiels les plus forts au sein d'un unique espace, elle génèrera la compréhension simultanée de toutes les couches sémantiques (bien sûr, la conscience subjective peut toujours sortir de ce cercle, mais ce sera une sortie hors des limites de la philosophie et de la philologie).

Losev, selon toute vraisemblance, pensait que le mouvement de la convertibilité réciproque des sources de locution/d'écoute au sein de l'énonciation se réalisant à l'intérieur d'un cercle fermé (total) était analogue à la façon dont il interprétait le symbolisme de V. Ivanov : la forme artistique, écrivait-il,

n'est pas seulement une chose visible de l'extérieur ; elle est aussi constituée d'énergies intérieures, évoluant en elles-mêmes, et le fait de s'en approcher remplit l'âme de ces énergies, l'âme et ces énergies étant alors comme emportées dans un mouvement de rotation au sein du même cercle³.

Les sens alors surgis sur la base de différentes tropes et de différents référents sont alors stockés et entraînés dans cette rotation fermée sur elle-même et constituent la totalité de l'énonciation (cela peut être comparé à des grains de sables lancés dans le mouvement de rotation d'une centrifugeuse et produisant une figure formée du poids spécifique de tous ses constituants).

En conclusion, j'insisterai sur la particularité typologique de toutes les conceptions symboliques (et quasi-symboliques) : elles se sont toutes développées en se posant par principe à distance des matrices psychologiques et sensorimotrices qui, aujourd'hui, sont considérées comme des forces importantes intervenant dans la production et la compréhension de l'énonciation (une seule exception est représentée par la conception de Florenski, mais chez lui, « sur le compte » des espaces psycho-physiologiques, se trouve développée l'idée d'une « langue des langues » dominante). Les procédés intellectuels de déconstruction et de dé-focalisation, qui ont permis de mettre en évidence les référents qui se multiplient et se différencient, les sujets, les simulacres, les sources de locution etc. se sont largement répandus pendant la deuxième moitié du siècle, en lien avec le développement de la phénoménologie du corps, de la psychanalyse, de la sociologie, et, il est bien possible,

3. A.F. Losev, « Dialektika hudožestvennoj formy » [La Dialectique de la forme artistique], *Forma Stil' Vyraženie* [Forme. Style. Expression], M., Mysl', 1995, p. 211.

sous l'influence du développement, qui s'est produit directement sous nos yeux, d'une technique cinématographique toujours plus affinée. La poly-conception de Losev, ainsi que les autres poly-conceptions ont mis en évidence les mêmes processus de génération/appréhension du discours avant et après l'influence de ces nouveaux courants : les idées exprimées en elles étaient issues uniquement des observations faites sur le travail de la conscience et de ses rapports réciproques et complexes avec la langue. Dans la deuxième moitié du siècle, la faible réceptivité de la philologie aux conceptions symboliques du type ici décrit est liée, sans doute, non seulement à leur caractère métaphysique, mais aussi à l'absence en elles d'allusions à la psychanalyse, à la phénoménologie du corps et à la cinématographie. Ces dernières, comme il est clair aujourd'hui, sont véritablement importantes pour la compréhension des corrélations de la conscience et de la langue. Néanmoins, les idées du symbolisme, ayant affaire uniquement avec la conscience et avec les formes et les procédés langagiers, gardent une valeur particulière et toujours « vierge » – du fait de la liberté maintenue par rapport à des mélanges spécifiques susceptibles d'être réalisés entre la psychanalyse et la nature corporelle et cinématographique, et en vertu de ces finesses particulières de la langue, qui emplissent la conscience mais qui sont absentes dans la psychanalyse et la phénoménologie du corps, et ne peuvent pas être transposées au cinéma. Dans la conception losévienne, c'est tout un arsenal qui a été élaboré et qui se trouve présenté pour extraire de la conscience et de ses formes langagières les processus sémantiques, présentés dans tout leur épanouissement et toute leur complexité.

Institut de Philosophie de l'Académie des Sciences
de Russie, Moscou

*Travail réalisé dans le cadre du projet RGNF 08-03-00127a (« Iž arbi-
va A.F. Losev » [Des archives d'A.F. Losev])*

Traduction du russe par Maryse Dennes